

Une légende : la faillite de la fortification permanente pendant la grande guerre [suite]

Autor(en): **Fleurier, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **69 (1924)**

Heft 10

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340818>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une légende.

La faillite de la fortification permanente pendant la grande guerre.

(Suite.)

4. Armement.

En effet, l'artillerie était l'élément le plus faible de la défense d'Anvers. Il paraît surprenant qu'après avoir prodigué cuirassements, maçonneries, bétonnages, terrassements, après avoir même sacrifié leur solidité à leur profusion, on ait négligé leur armement. Il est presque ridicule à force d'évidence d'affirmer que sans armement adéquat à leur rôle, les forteresses les plus coûteuses ne sont que d'inertes et inutiles bâtisses. La fortification doit être un moyen de combat offensif autant que défensif. La conception d'Anvers place de refuge, place d'attente semble avoir fait perdre de vue cette vérité aux successeurs de Brialmont.

a) *Nombre des pièces.* — Les créateurs du camp retranché de 1859 l'avaient doté d'une artillerie très abondante et tout à fait redoutable pour l'époque, en un mot digne des fortifications qu'elle garnissait. C'étaient des canons de 150 et de 120 en fonte, rayés et se chargeant par la culasse, dont la portée extrême atteignait environ 6000 m. C'était le canon de 120 en acier, modèle 1862, de 5000 m. de portée maxima. Quantité de ces pièces devenues absolument désuètes figuraient encore en 1914 dans l'armement des ouvrages, et même dans le parc mobile ! Elles auraient été utilisables tout au plus comme artillerie de flanquement dans une défense pied à pied, contre le personnel. Pratiquement, elles ne servirent que de trophées aux Allemands.

Nous avons vu que la densité de l'artillerie sous tourelles de la ligne principale est beaucoup plus faible que sur la

Meuse (de près des $\frac{2}{3}$). L'action de cette artillerie doit être complétée : 1° par les pièces armant les intervalles ; 2° par une réserve mobile renforçant les secteurs attaqués. On sait que l'organisation belge ne comporte pas comme en France de batteries réparties en arrière des forts, disposées ou prévues dès le temps de paix, plus ou moins abritées, et chargées de tenir le rôle principal dans la lutte d'artillerie.

Le flanquement des intervalles est réalisé dans d'assez bonnes conditions par les traditores. Elles seront pour beaucoup dans la longueur de la résistance. Mais la défense frontale des intervalles est aussi mal assurée que sur la Meuse (Pièces de 120, M. 1862, pièces Wahrendorf de 90, canons de 57). Des « batteries montées de forteresse » de 87 mm. Krupp furent attelées, mais dans cette région cependant productive en chevaux de trait qu'est la Flandre orientale, on ne put les pourvoir que de un ou deux chevaux par pièce, ce qui les obligeait à ne manœuvrer qu'au pas.

La réserve mobile était fort nombreuse. Outre l'artillerie de 75 des six divisions d'armée, elle comptait : a) 2 groupes d'obusiers de 150 (l'un modèle Krupp, l'autre modèle Schneider) pour l'un, les projectiles étaient chargés sur des voitures de déménagement (!).

b) un groupe d'obusiers de 95, pièces à l'essai dans l'armée belge depuis 1913.

c) Les pièces de 120 du train blindé anglais.

d) Un « parc de siège » servi par un régiment d'artillerie à pied, dont les 16 batteries actives avaient donné naissance à 96 batteries de 4 pièces : 5 de canons de 150 ; 33 de canons de 120 ; 24 d'obusiers de 150 ; enfin, 34 de canons de 150 fonte, ces derniers sans aucune valeur.

Ces pièces, de modèle généralement ancien, étaient fort lourdes. Leurs déplacements étaient difficiles, leurs mises en batterie fort lentes.

b) *Puissance de l'artillerie belge.* — Dans l'ensemble, le nombre des pièces équivalait largement à celui qui fut mis en action par les Allemands. Mais, outre la mobilité, il manquait à l'artillerie de la défense, la portée et le pouvoir destructif.

Les caractéristiques des pièces des tourelles (150 et 120),

étaient les mêmes qu'à Liège et à Namur. On se rappelle leur insuffisance. Mais, on remarquera en outre, que le *réduit national* est dépourvu des obusiers de 210 sous cuirassement qui arment les forts de la Meuse. Il doit bien recevoir des pièces de 280 destinées à la défense fluviale, mais ces pièces qui ont été payées à Krupp, pour lesquelles le gouvernement belge payait même la location des hangars qui les abritaient provisoirement, n'ont pas été livrées sur la demande même de la Belgique, parce que les ouvrages du Bas-Escaut qu'elles devaient armer « n'existaient pas même à l'état de projet ».

Ils seront utilisés dans la suite de la campagne, par les Allemands.

L'exemple de Liège et celui de Namur ont bien appris aux Belges que l'adversaire se bat à coups de gros canons. Ils chercheront à en obtenir des Alliés. Mais seuls les obusiers de 150 et les canons anglais sur affûts-trucs pourront intervenir. Ces derniers par suite de leur installation sur voie ferrée auront leur portée réduite de 8000 m. à 5500. Les moyens manquent donc complètement pour faire de la contre-batterie. L'artillerie belge ne peut agir efficacement que contre le personnel, qui ne se risquera sous son feu qu'avec la plus grande prudence.

c) *Projectiles*. Les 32 millions votés en 1905¹ pour l'armement de la place n'ayant pas été dépensés, il ne faut pas s'étonner de l'infériorité de l'approvisionnement en projectiles.

1° Ils sont insuffisants comme nombre² :

Les canons de 150 sous tourelle n'ont au maximum que 1000 coups par pièce ; les obusiers de 120, 200 coups en moyenne.

Pour les canons de 75, on commence par prélever le 30 août sur les caissons de l'armée de campagne le nécessaire pour aligner les batteries traîtres à 100 coups, les tourelles à 100 coups, ce qui est dérisoire. Puis, le 4 octobre, avant le départ de l'armée de campagne, opération inverse. On fait reprendre dans certains forts tous les obus brisants de 75. « A Haesdonk, il restait 190 shrapnels pour 6 canons ! » (Normand, page 124). La France envoie un approvisionnement de cartouches de 75 que la pièce belge peut tirer,

¹ Le chiffre initial de 1905 était de 30 764 000 francs.

² Sauf ceux du canon de 57, canon à toute petite portée.

mais qui détériorent les appareils de remise en batterie.

L'un des groupes d'obusiers mobiles de 150 ne dispose en tout pour ses 12 pièces que de 1433 obus, mines ou shrapnels.

2° La qualité des obus laisse aussi à désirer. Si les canons anglais de 120 tirent un projectile à fort explosif, si les pièces de 120 des forts ont aussi une certaine quantité d'obus brisants, le canon de 150 sous tourelle, « pièce de résistance de la forteresse » n'a que des obus chargés en poudre noire. 5000 obus allongés chargés en trotyl ont été commandés en Allemagne, mais bien entendu ne sont pas arrivés.

3° Les fusées sont médiocres.

4° Enfin, les canons de 150 et de 120 utilisent pour leurs gargousses, nous l'avons dit, une poudre à forte fumée. Seuls les obusiers de 120 et les canons de 75 emploient la poudre sans fumée.

En résumé les projectiles ne sont pas, de très loin, en quantité suffisante pour soutenir la lutte à distance. Ils manqueront tout à fait à la fin, même pour repousser les attaques d'infanterie, et c'est une des causes de la chute rapide de l'« enceinte de sûreté ».

La qualité laisse à désirer à peu près autant que la quantité. L'artillerie de la place n'est pas au point.

d) *Organisation du tir.* Compliquée, diverse, incomplète. Les canons de 120 des traditores n'ont même pas de tables de tir. Un seul ballon, sans liaison rapide avec l'artillerie. Pas d'observation terrestre organisée à l'avance. On sait d'ailleurs à quel point elle est difficile en cette région. Écoutons sur ce sujet un spécialiste de l'artillerie belge, le général de Castre de Tersac :

« Il y avait bien les observatoires cuirassés placés dans les forts, mais dans le site d'Anvers, la moindre dénivellation de terrain soustrait la vue à l'observateur. Or, étant donné que *toute la ligne de défense était située à hauteur et dans les intervalles des forts*¹, l'installation d'observatoires en avant des ouvrages était très aléatoire, l'existence de ceux-ci n'étant possible que s'ils étaient appuyés par de l'infanterie... Force était donc d'envoyer des postes de guetteurs en avant... » Et le général répète pour Anvers ce que nous avons dit pour la

¹ C'est nous qui soulignons. Elle était même un peu en arrière.

Meuse : « Les forts étaient et restèrent donc aveugles pour tout tir à grande et à moyenne distance... »

« Il fallait, conclut-il judicieusement, concentrer tous les efforts dans la lutte rapprochée... »

Ajoutons que la forteresse n'avait pas de commandant de l'artillerie.

e) *Armement d'infanterie.* Les intervalles étaient aussi faiblement dotés de mitrailleuses que les forts. (Dans le 1^{er} secteur, 9 sections pour un développement de tranchées de 17 kilomètres.)

Les fusils Mauser n'étant pas en nombre, on eut recours à la France qui envoya des fusils Lebel et Gras. Il fallut enseigner le maniement du Lebel aux fusiliers de forteresse, pendant le siège.

En pleine bataille de la Nèthe, bataille d'infanterie, le 2 octobre, on reconnut qu'il n'y avait plus que 1 800 000 cartouches Mauser. Au moment de la retraite du 6 octobre, certains combattants n'avaient plus que 30 cartouches à tirer.

De cet ensemble navrant, il résulte qu'on peut s'étonner de la longueur de la résistance.

5. *Personnel.*

La garnison, ou pour mieux dire l'armée d'Anvers est très nombreuse, plus nombreuse que l'assiégeant. Elle comprend : a) l'armée de campagne ; b) les troupes de forteresse ; c) le renfort anglais.

a) L'armée de campagne compte au total 5 divisions d'armée et une division de cavalerie. En outre, la division de Namur qui ne rejoindra l'armée que dans la 2^e semaine de septembre.

Les troupes de campagne ont subi de fortes pertes, surtout en officiers ; et l'organisation belge n'assure pas assez largement le remplacement des officiers. D'où diminution certaine de l'esprit offensif de l'infanterie. Elle se montre cependant jusqu'au début du siège proprement dit, capable de fournir des efforts énergiques, même en rase campagne. Mais ces efforts ne peuvent être que de courte durée. Le souffle manque bien vite. Aussi les sorties sont-elles brèves, et il faut ramener sans retard les divisions qui les exécutent sous le canon des forts.

Là, elles tiendront quelques jours sur la défensive, non sans opiniâtreté. Mais sauf certaines unités commandées avec nerf qui contre-attaqueront encore le 6 octobre, elles laisseront, impunies, faute d'allant, bien des imprudences de l'assiégeant. « L'armée, dit le général Maglinse, devenu chef d'état-major-général de l'armée belge, n'était pas dans un état très joli (le 8 octobre). » — Nous avons nous-même recueilli de la bouche d'un de ses officiers supérieurs, chef d'état-major d'une de ses divisions l'aveu qu'elle était démoralisée par la chute rapide des forts de la ligne principale.

b) Les troupes de forteresse comprennent d'abord 12 régiments d'infanterie affectés constitutivement à la place d'Anvers. Ils ont été renforcés par 5 régiments de forteresse plus ou moins complets provenant de Liège et de Namur. Ces troupes, il faut le dire, sont médiocres. Leur instruction est faible, leur moral déprimé. Leur organisation n'avait pas été achevée, même sur le papier. Leur encadrement semble n'avoir pas été étudié en temps de paix. Aussi restera-t-il très insuffisant. Exemple : les 2 régiments de carabiniers de forteresse qui tiennent le 3^e secteur (secteur d'attaque) ont l'un : 5 officiers pour 1800 hommes, l'autre : 7 officiers pour 2200 hommes.

Total 12 officiers (dont 3 de l'armée active).

Faute d'officiers de réserve formés dès le temps de paix, on fait flèche de tout bois. On improvise sous-lieutenant des élèves de 1^{re} année de l'école militaire, des sous-officiers de réserve, des adjudants de gendarmerie. Malgré ces expédients, les cadres restent incomplets plus qu'à moitié.

Outre les régiments de forteresse, particulièrement chargés de la défense des intervalles, la garnison fixe de la place comprend des compagnies et batteries de fusiliers formées d'anciens cavaliers, artilleurs soldats du train des vieilles classes. Elles occupent les forts et redoutes de la 1^{re} et de la 2^e ligne. L'opinion des commandants de ces ouvrages est unanime : « Ils n'avaient aucune idée de leur service de fusiliers, dit l'un... Ils n'étaient plus sous l'influence de la discipline militaire, dit l'autre... Indisciplinés et paresseux, il a fallu prendre des mesures spéciales contre eux », dit un troisième. Ils font nombre et pas autre chose. Comme sur la Meuse, la garnison des forts est beaucoup trop nombreuse ; ce qui, vu l'insuffisance des

abris, est non seulement inutile, mais dangereux¹. Les petites petites redoutes de la 1^{re} ligne ont plus de 130 hommes de garnison « ... Réduits à la passivité sous le bombardement, ils s'entassent dans des locaux sans air, sans eau, sans latrines où leur moral est rapidement endommagé ». (Normand, p. 140.)

A la fin du siège, régiments de forteresse et unités de fusiliers feront défection en masse et passeront en Hollande sans autorisation.

Nous avons vu la misérable situation de l'artillerie montée de forteresse. Quant à l'artillerie des ouvrages, elle comprend :

1. un régiment d'artillerie de côte chargé de la défense fluviale ;
2. un régiment d'artillerie de siège servant le parc mobile. Ses 4 batteries de réserve sont employées comme batteries à pied, et le régiment lui-même subira, dans les derniers jours de la défense, une singulière transformation en régiment de fusiliers ;
3. un régiment d'artillerie de place qui a ses 20 batteries actives dans les ouvrages de la 1^{re} ligne et ses 5 batteries de réserve dans la 2^e ligne.

La « cavalerie de forteresse » comprend 4 escadrons en un

¹ Ou bien les forts doivent être très petits, de manière à ne présenter que des objectifs exigus ; mais alors ils ne peuvent abriter chacun qu'une très petite garnison, dont la faiblesse est compensée par un matériel très perfectionné, à gros débit : canons à tir rapide et à grande portée ; mitrailleuses lance-grenades. Ils sont établis en échiquier, sur deux lignes au moins.

Cette solution rend difficiles à l'assaillant les concentrations d'artillerie ; elle l'oblige à disséminer ou à sérier ses efforts ; elle se prête enfin aux flanquements réciproques et à l'appui mutuel.

Mais ces petits ouvrages, devant être multipliés, exigent un grand nombre d'officiers de grande énergie pour les commander. La garnison se fatigant beaucoup, constamment sur la brèche, doit être relevée fréquemment, ce qui est, on l'a vu à Verdun, d'une extrême difficulté sous les bombardements denses et continus de la guerre moderne.

— Ou bien les forts doivent être très grands, beaucoup plus grands que les forts d'Anvers, et présenter des espaces vides où vont se perdre les projectiles ennemis. Le type de ces vastes ouvrages, ce sont les *Festen* élevées par les Allemands autour de Metz. On y peut placer une grosse garnison, qui se relèvera sur elle-même, grâce à de nombreux abris, éparpillés et non groupés. Chaque *Feste* peut résister pour son propre compte ; elle constitue un ensemble réellement autonome, tout en jouant son rôle dans la défense du camp retranché dont elle est un des maillons.

Mais cette conception, fort originale, n'avait pas prévalu à Anvers.

— Ou bien enfin, comme en Belgique, les forts sont de dimensions moyennes, plutôt grands, et forment massif. Ils sont plus vulnérables que les fortins, et que les *Festen*. Leur garnison ne peut trouver de protection que dans des abris à l'épreuve. Les abris doivent être ou enfoncés très profondément dans le sol, — ce qui est impossible à Anvers vu la proximité de la nappe aquatique — ou construits avec des matériaux très résistants, ce qui n'était pas le cas du béton belge.

régiment, le génie 6 bataillons, et quelques compagnies isolées, soit au total 15 compagnies de diverses spécialités (ce qui est tout à fait insuffisant).

c) Le renfort anglais est constitué par la division navale du général Paris. Elle arrive à Anvers en deux échelons : le 3 octobre au soir une brigade d'infanterie de marine (4 bataillons : 3000 hommes¹), le 6 octobre dans l'après-midi, 2 brigades de la *Naval Reserve* (8 bataillons : 7000 hommes). L'infanterie de marine est composée de soldats de métier, c'est une troupe de premier ordre, dont l'action se fera sentir immédiatement. Les bataillons de la *Naval Reserve* sont une formation improvisée ; « non entraînés, mal équipés, dit leur général lui-même, n'ayant reçu d'instruction militaire que durant quelques semaines », les marins réservistes qui les composent font preuve de bravoure, mais tout à fait ignorants de la guerre terrestre, ils ne peuvent être employés que derrière des retranchements. En réalité, le secours anglais sera de mince importance et de faible efficacité. Il retardera cependant quelque peu, peut-être de 24 heures, la chute de la ligne de la Nèthe. Son départ prématuré aura sur la capitulation une influence que nous apprécierons plus loin.

Commandement. — Mal organisé et peu stable. Nous avons noté le changement de gouverneur le 8 septembre, l'absence de commandant en chef de l'artillerie de la position. Le général commandant le génie de la forteresse est envoyé à Ostende organiser la nouvelle base, à l'insu du gouverneur. De même, l'intendant en chef part pour Ostende le 8 octobre, sans que le gouverneur en soit prévenu. Les distributions de vivres en souffrent. « Ce fut là une des causes principales des actes d'indiscipline et de révolte qui se produisirent durant la journée du 9 octobre ». (Deguise, page 169.) La liaison est donc mal agencée entre les états-majors principaux.

Ajoutons que le général commandant la division anglaise ne se considère pas comme placé sous les ordres du gouverneur, et reprend sa liberté de manœuvre lorsqu'il le juge indispensable.

Enfin la présence de la majeure partie de l'armée de cam-

¹ D'après certaines sources belges, la brigade des *marines* n'aurait compris que : 69 officiers, 2016 soldats et 12 mitrailleuses.

pagne dans le camp retranché complique l'exercice du commandement. Il faut régler par improvisation les rapports des généraux commandants de secteurs et commandants de divisions. D'où un certain dualisme et d'inévitables chevauchements.

Il y a donc un manque de méthode, de clarté et d'unité dans l'organisation du commandement. Retoucher ses rouages en cours d'opération risquait de les détraquer et les a détraqués en effet. Le personnel ne faisait certes pas défaut pour créer des organes distincts : armée de campagne ; forteresse ; base. Assurer leurs relations par échange d'officiers de liaison eût été facile. En revanche, déterminer leur action respective et leurs positions réciproques était infiniment moins aisé. L'histoire de toutes les places où se sont réfugiées des armées de campagne, nous montre des difficultés analogues. La solution qui les évite est celle qui dote la place d'une défense mobile lui appartenant en propre et maintient l'armée de campagne en dehors du camp retranché. Nous avons vu par suite de quel vice d'organisation, cette solution était devenue inapplicable en 1914 au cas particulier d'Anvers.

6. *Les Allemands devant Anvers.*

L'envahisseur avait enlevé en vitesse Liège et Namur. Vis-à-vis d'Anvers, il adoptera successivement deux attitudes bien différentes.

Dans la 1^{re} période, du 20 août au 27 septembre, il reste sur l'expectative, sur la défensive même. Il a laissé les Belges se réfugier dans le « réduit national », échappant ainsi à l'encerclement et à la capitulation en rase campagne. Il se contente d'observer la place et de faire barrière à ses sorties. Pourquoi cette attitude, si contraire au tempérament militaire prussien et aux principes de l'état-major de Berlin ?

D'abord, pour une raison d'ordre stratégique. Quel est le but essentiel du commandement germanique ? détruire ou du moins refouler les armées franco-anglaises, pour arriver au plus vite à Paris, régler la question occidentale et se retourner ensuite contre la Russie. Le passage par la Belgique une fois forcé, l'armée belge doit être considérée comme une quantité négligeable ; Anvers n'est plus qu'un hors-d'œuvre. Conformément à la grande règle de l'économie des forces, les Allemands utiliseront

contre l'ennemi principal toute leur supériorité numérique, ne laissant que l'effectif minimum pour la protection des chemins de fer indispensables à la marche sur Paris, et du nœud vital des voies ferrées belges, Bruxelles.

Mais l'Allemagne aurait-elle eu des soldats en surabondance à employer contre des objectifs accessoires, qu'elle aurait attendu encore pour attaquer Anvers. L'expérience de Liège lui a prouvé l'erreur des attaques brusquées faites à coup d'hommes, et la nécessité de faire appel aux supercanons pour réduire les forts modernes. C'est leur effet matériel et plus encore leur effet moral qui a fait tomber si vite les places de la Meuse. Anvers étant une place beaucoup plus importante que Liège et Namur, vouloir la faire tomber sans supercanons serait folie.

Or, en 1914, l'Allemagne ne possédait qu'une quantité relativement restreinte de gros matériel (supercanons et minenwerfer lourds). Ce qui le prouve, c'est l'appel fait au 305 autrichien. La plus grande partie de ce matériel était, à l'époque qui nous occupe, en action contre Maubeuge dont la chute était autrement plus importante pour les armes allemandes que celle d'Anvers, isolée dans un rentrant de la frontière hollandaise — et les Allemands eussent été fort gênés, s'ils avaient dû en distraire ne fût-ce que quelques batteries contre telle autre place de la frontière française du nord qu'il s'agissait de franchir. Lille, fort heureusement pour eux, avait été déclassée le 1^{er} août !

Pendant la grande guerre, le commandement allemand, — il faut lui rendre cette justice, — s'est abstenu le plus possible de courir deux lièvres à la fois. Il a sérié les difficultés, tout en ne perdant pas de temps pour passer de l'une à l'autre. Dès le 7 septembre, jour où le général Fournier, gouverneur de Maubeuge, entame les pourparlers de reddition, l'attaque d'Anvers est décidée — Il faudra 3 semaines d'opérations préparatoires avant de la commencer.

Dans la deuxième phase, l'artillerie allemande, placée hors de la portée des pièces belges, ouvrira, sans opposition et sans danger, la voie à son infanterie. Et dans l'épilogue, la seule menace de son intervention accélérera le dénouement, en multipliant les défaillances chez les derniers défenseurs de la place.

Triomphe éclatant du matériel, dira-t-on. Oui, mais triomphe bien incomplet, bien peu probant. Au lieu de manœuvrer, l'armée de siège bombarde, puis pousse en avant. Faute d'effectifs, son commandement a renoncé à l'investissement. Faute de clairvoyance de sa part et aussi faute de mordant chez les troupes de 2^e qualité qu'il a sous ses ordres, la manœuvre décisive, qui aurait coupé la retraite à l'armée de campagne belge, échoue. Si donc la prise d'Anvers est pour les Allemands une écrasante victoire matérielle ; si elle leur vaut un avantage stratégique important, en leur ouvrant, par l'abandon de la ligne de l'Escaut, l'accès à la côte ; elle reste pour eux, tactiquement, une victoire à la Pyrrhus, qu'on peut même appeler un échec indéniable, puisqu'ils retrouveront sur l'Yser, 8 jours après la capitulation, la majeure partie des défenseurs du réduit national, qui leur a glissé entre les doigts.

(A suivre.)

JEAN FLEURIER.

